Pour une soeur allégorique (suite)

Léonard Forest

Volume 10, Number 5-6, September–December 1968

Le refus global vingt ans après

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29562ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, L. (1968). Pour une soeur allégorique (suite). *Liberté*, 10(5-6), 43–47.

pour une soeur allégorique

(SUITE)

V

je connais un homme que tu connais, ma
soeur.

hier encore il m'attendait à l'ombre
nue de midi,
mon pas vers le sien nous a perdu
l'un et l'autre.

nous sommes inséparables, comme nuit
et jour,

comme feu et pluie,
nous avons l'un pour l'autre des
égards d'ennemis,
sa voix m'appelle en des embûches
lumineuses, où il se tait,
mon oeil l'invente, et le tue.

je connais un homme que tu connais,
ma soeur.

t'en souviens-tu, il 'apprit de toi son
nom.

tes jeux à blanc de mémoire, comme
cailloux jetés à la mer,
donnaient moissons de rêve. tu riais.
tu fis de mémoire un dessin dans le
sable,
ton signe avait nom d'homme. il vint.

je connais un homme que tu connais,
ma soeur.
il est plus ancien que nous, et jeune
pourtant.
il parle peu, intarissablement. tu
l'écoutais.
son souvenir était insomnie séculaire.
il te raconta. vous fîtes ensemble
une gerbe nommée dispersion,
vos cimetières devinrent jardins, et
vous y dormirent.

je connais un homme que tu connais,
ma soeur.
hier encore il était parmi nous. était-ce
mon frère?
il avouait mes secrets. il portait
souvenance comme femme porte
enfant.
son oeil calme inondait nos terres
ensevelies.
nous étions seuls enfin. notre amour
était peuplé.

je connais un homme que tu connais,
ma soeur.
hier encore il a suivi mes pas de ses
pas.

ses patientes langueurs m'annoncent. il
m'attend.
je vais bientôt lui parler. nous
parlerons de toi.
saurais-je lui dire, ma soeur, tout ce
qu'il sait déjà?
oserai-je t'avouer?

je connais un homme que tu connais,
ma soeur.
le nommeras-tu?

VI

faire éclater l'aveu malgré l'architecture
de nos âmes dressées,
temples stériles,
espace trop pur où s'étouffent
les feux.

nous sommes nés gourmands, ma soeur,
t'en souviens-tu?
nous avons, naissant, hurlé notre
appétit du monde.
notre soif était nue nos désirs,
comme fronde,
occupaient tous les fronts.

qu'avons-nous donc appris depuis ces
heures neuves?
comme chapelet, avons récité tristesses
de veuve;
comme vierge forcée, avons renié le lait.
notre pain n'a plus odeur de pain.

vivre enfin notre soif et posséder
le monde,
ne se point refermer, ne rien juger
immonde,
se jeter à la mer des amours éperdues,
aimer enfin, ma soeur, se dire enfin
perdu.

VII

nos orgues nous inondent désormais à
rebours,
nous sommes à contre-fugue, nos
silences
s'interdisent, suavement. nous avons
de ces patiences
qui chantent. notre inespérance est
cantate.

tu es l'envers du jour, ta nudité
aveugle.
tes appels sont nocturnes et beaux, tu
chantes
paroles enfin permises. tes mouvements
sont lents et vrais, tes gémissements
sont cathédrale.

t'avouerai-je mes réponses? j'attends, je
suis à contre-champ
de tes jardins féconds. mes fanfares
ne sont que point d'orgue,
j'aspire à tes sommets, je t'écoute,
tu es femme, et j'y bâtirai mes
tours.

nos dignes sont enfin comblées. nos
injures sont réciproques et
modulées.

nous disons à deux voix les plus douces
audaces,

nous recommençons. nous alternons, comme
nuit et jour enfin réconciliés,
les chants unanimes de notre si pure
inimitié.

nos orgues immenses s'abreuvent de
silence.

ma joie t'annonce et je me tais. tu
es cantate.

LEONARD FOREST